

Vie de famille

Extraits du Journal de 1889



Jules Renard

www.plume-direct.fr

www.plume-direct.fr

Date de publication : 24/03/2010

ISBN : **978-2-9534938- CI-5.009**

Tous droits réservés®

17 janvier.

La mère a senti les premières douleurs. On n'appelle jamais le médecin. On a rarement recours à la sage-femme. Le plus souvent, une bonne femme préside à l'accouchement. Elle connaît des herbes et sait bander un ventre. Pendant qu'elle opère, d'autres regardent. C'est un motif de réunion. Pour ne pas effaroucher la malade, elles ont quitté leurs sabots en entrant. Cela se passe bien. La mère ne fait guère plus de manières qu'une vache.

On a vu des bébés avec trois bonnets sur la tête.

Il ne faut pas acheter le berceau avant : d'abord, ça porte malheur. Et puis, le malheur arrivant, qu'est-ce qu'on en ferait ? Le vannier ne vend que la couchette. Les pieds reviennent au menuisier. Il les livre en bois blanc, bien équarris, et conseille de mettre au-dessous une lame de cuir qui étouffe le bruit. On peint l'osier de la corbeille pour éviter les punaises. Le choix de la couleur amène une discussion. On se décide pour un rouge "œuf de Pâques", qu'on obtient facilement avec des oignons.

L'enfant au monde, on l'emmailote tout entier, sans laisser les bras libres. On ne voit que sa tête violette et soufflée.

Sa grand-mère tricote près du poêle, en chaussons : les sabots sont toujours loin des chaussons. Elle a les jambes croisées et, au pied qui se balance, est attachée, partant du berceau qui oscille, une ficelle composée d'un morceau d'une vraie ficelle, d'une bordure de robe, d'une ganse de couleur passée.

30 janvier.

C'est à croire que les yeux des nouveaux-nés, ces yeux qui ne voient pas

et où l'on voit à peine, ces yeux sans blanc, profonds et vagues, sont faits avec un peu de l'abîme dont ils sortent.

A noter en ce moment-là le rôle niais, inutile, superflu, le rôle troisième zone du mari, qui reste les bras ballants, la figure embarrassée, devant l'utilité de sa femme et son peu d'importance à lui.

8 février.

Pierre ne fait que téter et dormir. On sent que ses yeux vont être bientôt capables de perception. Ses mains ratissent le vide dans une éducation constante du tact.

12 mars.

Paroles de belle-mère.

_ Oui, maman.

_ D'abord, je ne suis pas votre mère, et je n'ai pas besoin de vos compliments.

Tantôt elle oubliait de mettre son couvert, tantôt elle lui donnait une fourchette sale, ou bien, encore, en essuyant la table, elle laissait à dessein des miettes devant sa bru. Au besoin, elle y amassait en tas celles des autres. Toutes les petites vexations lui étaient bonnes.

On entendait : "depuis que cette étrangère est ici, rien ne marche". Et cette étrangère était la femme de son fils. L'affection du beau-père pour sa bru attisait encore la rage de la belle-mère. En passant près d'elle, elle se rétrécissait, collant ses bras à son corps, s'écrasait au mur comme par crainte de se salir. Elle poussait de grands soupirs, déclarant que le malheur ne tue pas, car, sans cela, elle serait morte. Elle allait jusqu'à cracher par dégoût.

Parfois, elle s'en prenait au ménage tout entier. "Parlez-moi de Maurice et d'Amélie. Voilà des êtres heureux et qui s'entendent. Ce n'est pas comme d'autres qui en ont l'air seulement."

Elle arrêta une brave femme dans le corridor, sur la porte de sa bru, et lui délayait ses chagrins. "Qu'est-ce que vous voulez ? Ils sont jeunes," disait celle-ci tout en se régalant de ces racontars. "Ah ? Ils ne le seront pas toujours !" disait la belle-mère. "Ca se passe. Moi aussi, j'ai bien embrassé le mien, mais c'est fini. Marchez ! La mort nous prend tous. Je les attends dans dix ans, et même moins."

Il ne faut pas oublier les retours. Soyons justes. Elle en avait, et de bien attendrissants.

_ Ma belle, ma vieille, je suis à votre disposition. J'ai beau dire : je vous aime autant que ma fille. Donnez donc, que je vous remplisse votre cuvette. Laissez-moi donc les gros ouvrages. Vous avez les mains bien trop blanches.

Soudain, sa figure devenait mauvaise :

_ Est-ce que je ne suis bonne à tout faire ?

Et elle séparait, dans sa chambre, les photographies de ses enfants de celle de sa bru, la laissait isolée, abandonnée, bien vexée sans aucun doute.

9 juillet.

Toute femme contient une belle-mère.

16 juillet.

Pierre pèse dix-sept livres.

25 juillet.

Ecrire une série de pensées, de notes, de réflexions à l'usage de Pierre, intitulées "les Cahiers de Boulouloum".

L'amour : tu aimeras, c'est-à-dire que tu voudras coucher avec une femme, et que tu auras quelque temps du plaisir à coucher avec cette femme.

Littérature : je ne veux pas te faire un cours. Je peux te dire quels livres j'ai relus, et quels écrivains j'ai aimés.

La musique : pêche à la ligne près du pont de Marigny. D'une fenêtre ouverte dans un cadre de branches m'arrivait une mélodie neuve, et j'étais vivement ému quand, en même temps, mon bouchon se mettait à danser sur l'eau.

La peinture : je souhaite que tu l'aimes et que tu montres plus de goût que moi qui n'ai jamais pu distinguer un tableau d'une impression lithographique en couleurs.

La famille : j'ai été l'homme de transition. Tu seras le grand homme.

La morale : il est trop tard pour t'en parler. Nul ne pourrait changer ce qui est en toi. On ne revient pas sur des principes. Mon père, qui était entrepreneur de travaux publics, a eu maintes fois l'occasion de voler. Bien qu'il n'en ait eu la tentation, que mille motifs soient venus à son aide, il n'a jamais pu voler. En morale, la volonté est impuissante.

La politique : fais-en, si tu ne trouves pas que les journaux en dégoûtent.

La philosophie : fais de la philosophie. Quelle expression ! Ce n'est pas moi qui l'ai inventée. Sois mesuré, toutefois. Un amateur a risqué plusieurs ascensions en ballon. Il a vu un monde inconnu sous une perspective nouvelle. Il a ressenti une grande joie, éprouvé une grande émotion. Le ballon redescend. Il saute de la nacelle et s'en va, laissant derrière lui le ballon un peu dégonflé. Il ne se fait pas aéronaute.

Boulouloum, je te recommande aussi les contes de fées bien particulièrement. Maintenant encore ils m'enchantent. Les fées nous échappent. Elles sont radieuses et on ne peut les saisir, et, ce qu'on ne peut pas avoir, on l'aime éternellement.

Boulouloum, tout le monde a du talent, du génie aussi, et même de la facilité. Voir l'abbé d'*Il ne faut jurer de rien*. Ne dis pas : cet homme est sans talent. Encore moins imprime-le. Dis simplement : son genre d'écriture, la sorte de pensées qu'il affectionne me déplaisent. C'est tout ton droit.

Boulouloum, quand tu t'ennuieras trop et que ta vie te sera lourde, oh ! lourde à en mourir, prends la quatrième page d'un journal quelconque, et cherche le mot du triangle ou du carré proposé. A cet amusement, les plus grandes douleurs fondent.

28 juillet.

Boulouloum, quiconque lit trop ne retient rien. Choisis ton homme. Relis, relis-le pour te l'assimiler, le digérer. Comprendre, c'est égaler. Etre l'égal de Taine, par exemple, c'est déjà joli.

1^{er} août.

Boulouloum, tu te diras bien des fois : "il me semble que je vais faire un auteur étonnant." Il n'y a que ce qu'on fait qui n'est jamais étonnant.